**L’heure bleue**

Sa robe est rouge. D’un rouge éclatant, presque surnaturel dans ce paysage désertique que la lumière abandonne. La jubilation du peintre à trancher ainsi dans le gris est palpable.

Elle danse sur l’estran, pieds nus, enlacée par un homme en redingote. Le pinceau est précis, témoin de l’émotion du moment ; il caresse la main posée au creux de la taille, capte le velours des regards s’accrochant l’un à l’autre, frémit sous le léger vent du nord qui froisse le drapé de soie et décoiffe ses longs cheveux bruns.

Elle est si menue, si jeune, elle n’a pas vingt ans. Quelle petite musique intérieure fait vibrer chaque fibre de son corps ? A-t-elle conscience de l’éphémère de ce moment, a-t-elle deviné que cette liberté et ce bonheur vont les mener à leur perte ?

A l’horizon, le sable se drape lentement d’une eau sombre, moirée de reflets de lune.

C’est l’heure bleue, c’est aussi le crépuscule d’un amour.

Mon arrière-grand-mère est née sourde. C’est tout ce que je sais d’elle. Cette information, je la tiens de ma mère qui la tenait de sa mère. « Marie la sourde », c’est ainsi que son nom a traversé les générations. La surdité de Marie a ébranlé toutes les femmes de notre famille à l’heure de mettre les enfants au monde. Me voilà enceinte à mon tour. Et à mon tour, cette crainte rôde, la nuit, et m’empêche de trouver le sommeil. On dit que la femme enceinte a d’étranges envies, qu’elle ressent plus vivement les émotions ; elle déroute. Marie me hante. J’ai besoin de la connaître, de me rapprocher d’elle.

Je suis arrivée au Crotoy, en Baie de Somme, il y a deux jours. J’avais soudain ce désir impérieux d’attendre l’enfant entre ces murs où vécut Marie. Je ne saurais expliquer cette urgence. Deux jours à fouiller les archives familiales, à la recherche de son existence. C’est au grenier que je découvre la toile, sans cadre, enveloppée dans une couverture de grosse laine grise. Un carnet tombe au sol, les pages couvertes d’une écriture élégante tracée à la plume.

Mes journées sont rythmées par de longues promenades le long de la baie, je m’éloigne des dernières habitations pour m’enfoncer dans les prés salés colorés de lilas de mer où fourragent de grands échassiers blancs. C’est là que le peintre a installé son chevalet. C’est là que Marie a dansé sous son regard.

Nous sommes en 1917, la baie résonne du bruit infernal de la guerre. Le village n’a plus rien de la petite station balnéaire familiale où il faisait si bon prendre des bains de mer. Cette vie d’avant n’existe plus. Le casino est envahi de soldats britanniques, les villas cossues réquisitionnées pour soigner les blessés. La guerre ne devait pas durer et voilà trois ans qu’elle abîme, défigure, bouleverse les vies, déchire les familles, massacre. Combien de temps encore ? Trois ans, c’est bien long quand on a dix-sept ans.

Marie ne se souvient presque plus de sa vie d’avant. Elle n’en garde pas de nostalgie pour autant. L’école des sourds de Berck… Ces mots que ses professeurs tiennent absolument à lui faire dire, à lui arracher d’une bouche qu’elle maintient résolument fermée ; elle refuse de revoir les mines effrayées ou même révulsées quand elle émet un son… Non, cette impression d’être une bête de foire ne lui manque pas. D’ailleurs Marie a décidé que jamais plus elle n’essaierait de s’exprimer dans un langage qui n’est pas le sien. Il serait tellement plus simple d’utiliser ses mains, comme les élèves le font entre elles, en secret. Marie préfère se réfugier dans les livres dont elle raffole. Cachée derrière les couvertures, elle peut observer sans attirer l’attention. Son regard est aiguisé et perçoit tant de choses invisibles aux autres. Son corps entend pour elle.

Etrangement depuis la guerre, Marie se sent plus libre. Son père, notaire au Crotoy, ne cesse d’aller et venir. Trop âgé pour le front, il organise depuis son siège de conseiller municipal, la vie de ses concitoyens étouffés par les restrictions et les réquisitions. Quant à sa mère, elle est infirmière volontaire à l’hôpital militaire. La guerre n’a fait que les éloigner davantage. Marie ne sent plus le poids des regards peser sur elle. Pitié, exaspération, déception, voilà ce qu’elle y lisait et ces sentiments faisaient refluer en elle toute velléité d’exister en dehors de son handicap. Oui, handicap c’est le mot qu’ils emploient. Pour sa part, elle préfère singularité.

Quand elle ne lit pas, Marie parcourt la plage, toujours dans la même direction. Elle suit la digue qui longe la baie jusqu’à l’école de pilotage des Frères Caudron. C’est le lieu qu’elle préfère. Ici tout l’enchante ! Comment ne pas rêver devant la grâce de ces engins qui s’élèvent dans le ciel comme par miracle depuis la plage ? L’école est une fourmilière où elle a trouvé sa place : elle apporte les gamelles à l’heure du déjeuner, distribue la soupe et parfois un mécanicien l’autorise à tendre un outil. Marie entrevoit la possibilité de prendre place à bord de ces aéroplanes, peut-être un jour, après la guerre, quand son travail de petite main sera reconnu et récompensé. Elle aimerait voler jusqu’au Touquet-Paris-Plage au côté d’un aviateur, à défaut de pouvoir prendre les commandes. Comme la baie doit être belle vue de là-haut ! Elle admire ces femmes-oiseaux qui débarquent de temps en temps en pantalon et gros chandail et qui ont réussi à se faire un nom parmi tous ces hommes. Elles se moquent bien du danger et des regards réprobateurs ou sarcastiques. La baronne Raymonde de Laroche est son idole. Elle a la beauté d’un ange et l’autorité d’une diablesse ! Quand elle s’extirpe de son biplan G3, elle impose le respect. Elle a réchappé miraculeusement d’un terrible accident d’avion, Gaston Caudron est mort lui, l’année dernière juste avant la Noël en essayant son nouveau R4 près de Lyon, une tragédie pour le village.

Marie se sent ici à sa juste place. Et puis arrive ce jour de septembre 1917.

Aujourd’hui est un grand jour pour Cheng Liang. Pour la première fois depuis qu’il est arrivé au camp de Noyelles, il va enfin pouvoir en sortir afin d’accompagner un officier anglais en mission. Cheng Liang est grand pour un Chinois, il a de l’allure. Sa santé de fer lui a permis d’affronter le terrible voyage de trois mois en mer de Chine puis dans l’océan indien pour atteindre le canal de Suez, la Méditerranée, et débarquer, chancelant, à Marseille avant de parcourir la France en train jusqu’à Paris puis enfin, Noyelles. Cheng Liang a quitté son village de Manchourie pour les cinq francs quotidiens promis par l’armée britannique et qui seront envoyés à sa famille. Ça, c’est ce qu’il a dit à son père. En réalité Cheng Liang y a vu une opportunité exceptionnelle de quitter son village et d’aller voir ce qui se passe au-delà de son lopin de terre qu’il s’échine à cultiver pour bien peu de résultats. Il est arrivé avec des milliers d’autres paysans chinois dans le premier contingent des Chinese Labour Corps avec le matricule 1678. Il ne savait pas à quoi s’attendre en signant son contrat mais il est déterminé à réussir et à passer tous les obstacles. A vingt-deux ans, il veut croire en son destin. Les officiers anglais font régner l’ordre dans le camp. A coups de fouet souvent. Mieux vaut courber l’échine. Certains se sont risqués à un regard en biais. Leur dos s’en souviendra longtemps. Les nuits sont courtes et fraîches dans les baraquements trop petits pour accueillir autant d’hommes. Ils s’entassent sur leurs nattes, les uns contre les autres. La nourriture se réduit à deux bols de riz par jour arrosés de thé au goût amer. La maladie et la mort sont des compagnes quotidiennes.

Cheng Liang travaille avec force, acharnement et discipline. Ses qualités ont été remarquées d’emblée et sont mises à profit pour décharger les camions de ravitaillement qui ne cessent d’arriver au camp. D’autres sont partis construire des routes, une voie de chemin de fer ou pire encore, creuser des tranchées plus loin, sur la zone de combats. Il s’estime heureux de son sort, même s’il était loin d’imaginer de telles conditions de vie.

A six heures, Cheng Liang est prêt, le premier bol de riz de la journée avalé, il se tient droit dans l’allée, devant son baraquement, attendant les ordres. Quand l’officier arrive, il lui ordonne d’un claquement de voix de le suivre et de monter à bord de son véhicule. C’est la première fois que Cheng Liang a ce privilège. Il se sent fier de sa réussite et excité aussi de découvrir de nouvelles sensations.

Ce matin, Marie a rejoint l’école Caudron plus tôt que de coutume. Vingt nouveaux bimoteurs G4 commandés par l’armée française doivent arriver de l’usine d’Issy-les-Moulineaux et les instructeurs sont sur le pied de guerre pour former les futurs pilotes anglais. Marie est installée, couteau en main, à la table de cuisine devant une imposante bassine en zinc débordant de patates quand elle aperçoit pour la première fois Cheng Liang. Elle ne cache pas sa surprise devant cet homme si différent. Elle l’observe ouvertement tandis qu’il décharge des sacs de pommes de terre et de betteraves pour les déposer devant la cantine. C’est donc à cela que ressemble un Chinois ? Elle en a vu dans les livres bien sûr, des Chinois, des Africains, des Indiens. Tous ces hommes différents de ceux d’ici et qui peuplent les continents lointains. Pour autant, jamais elle n’aurait imaginé en croiser un jour. Les travailleurs chinois font l’objet de nombreux ragots au village. On les accuse de tous les maux, on les affuble de tous les vices même si on ne les voit jamais. Marie ne sait rien de ces commérages et ne ressent aucune crainte devant cet homme différent. La différence, elle a appris à vivre avec. Elle en a même le goût, c’est une audace à laquelle elle aimerait se frotter plus souvent. Elle voudrait croiser son regard mais il garde les yeux bien baissés et ne redresse la tête que pour affronter la pile de sacs qui l’attend sur le camion.

Marie se concentre. Regarde-moi, supplie-t-elle de toutes ses forces en fixant sa nuque bien dessinée, allez, lève tes yeux vers moi ! C’est alors qu’il redresse la tête et croise le regard fixe et concentré de Marie. Si elle rougit, ce n’est pas de timidité ni de honte, c’est de plaisir. Il est beau avec ses yeux de chat et ses pommettes hautes, bien dessinées. Ses gestes à la fois mécaniques et déliés excitent pour la première fois sa sensualité. Un jeu de regards s’installe entre eux à l’insu des autres.

Ils se sont revus tous les jours de la semaine. Les regards qu’ils s’adressent parlent pour eux. C’est leur seul moyen de communication. Peu importe, aucun mot ne pourrait être plus clair et plus direct que leurs échanges muets. Elle lui sourit pour montrer qu’elle ne le craint pas. Lui ne sourit jamais. Elle préfère. Marie sent une nouvelle vigueur s’emparer de son corps. Une énergie vitale, comme si sa jeunesse éclatait enfin, se libérant des carcans qui l’empêchaient. Le chinois est dans toutes ses pensées. Désormais la guerre lui semble s’éloigner, l’automne est radieux même si les bombes continuent d’écraser l’horizon, même si, à l’hôpital, les blessés continuent de hurler de tout leurs corps, même si les femmes continuent de prier pour leurs hommes dans des églises muettes et sourdes. Cette guerre est sans fin. Elle a ravagé ses plus belles années alors cette fois, Marie compte bien profiter de cet espoir de bonheur si chèrement payé.

En quittant l’école de pilotage, la jeune fille s’attarde sur la baie, attendant l’instant où le soleil embrase le ciel immense. C’est un spectacle toujours renouvelé, un décor d’or et de lumière dont elle ne se lasse jamais. Ce soir, un faisan venu des dunes a volé juste au-dessus d’elle, l’effleurant de sa longue queue, un rescapé, songe-t-elle en le suivant du regard. La scène était encore plus belle.

Ce matin, avant de repartir, il a osé un geste fou, il s’est approché de la jeune fille, déterminé, et il a caressé sa main, lentement. Le cœur de Marie s’est emballé. Dans un élan de joie, elle a déposé un baiser sur ses lèvres.

Puis les nouveaux pilotes se sont envolés vers le front à bord de leurs engins aux ailes alourdies de bombes qui tomberont encore et encore dans un ballet de mort aussi absurde que majestueux.

A l’école Caudron, les livraisons anglaises ont cessé. Le Chinois n’est pas revenu.

Noël est arrivé, sans apporter de nouvelles. Triste à mourir. Aucun sapin pour égayer la maison occupée à chaque étage par les soldats alliés. Rien pour améliorer le quotidien. Personne n’a le cœur à la fête. Même ici, chez le notaire, tout vient à manquer. Cette année encore, on n’a pas attendu minuit pour souffler les bougies rationnées. C’eut été du gaspillage que même la venue du petit Jésus n’aurait pu justifier. La veillée s’est résumée à quelques prières autour d’un feu de cheminée famélique. Il n’y a même plus de bois alentour. Dans son lit glacé, Marie rêve du moment où elle pourra revoir le Chinois.

Après la Noël, l’hiver a brusquement saisi la baie, figeant le paysage et les habitants dans une épaisse gangue de glace. Le nouveau-né de la mère Riquier est mort de froid plongeant les villageois dans l’accablement. Pas question de se souhaiter une bonne année. L’espoir n’est plus de mise.

Au printemps, une épidémie de grippe venue d’Espagne commence à faire les gros titres des journaux.

Marie, je referme ton journal dans lequel tu as consigné ta vie. Ton mariage précipité au printemps 1918 puis ton douloureux exil auprès d’un mari fantoche épousé dans l’urgence, la naissance de ta fille six mois plus tard. Il n’y aura pas d’autre enfant. Tu n’as jamais revu ta famille du Nord mais tu es revenue finir tes jours dans la maison du Crotoy, des années plus tard.

Cette danse sur la plage au crépuscule n’a existé que dans tes rêves. L’homme qui te tient dans ses bras, Cheng Liang, tu ne l’as revu qu’une seule fois, dans cette petite église de campagne posée en bordure de chemin au milieu des champs et qui a abrité votre rendez-vous secret. Je m’y suis souvent arrêtée lors de promenades à vélo pour allumer un cierge, ici et nulle part ailleurs. Je ne crois pas au hasard mais j’avoue que cette découverte m’a stupéfiée.

Ta pudeur a retenu les mots. Je ne saurai rien de plus de cette rencontre, de son organisation improbable. Je ne puis qu’imaginer la beauté de votre étreinte, l’urgence de vos caresses, celle d’une jeunesse saccagée et d’une passion impossible. J’espère que ce jour-là, vous avez été heureux.

Cette après-midi, je me suis rendue au cimetière chinois de Nolette, à Noyelles sur Mer. Un lieu serein, isolé, beau. J’ai trouvé la tombe parmi des centaines d’autres. Cheng Liang repose à l’ombre d’un pin parasol. J’ai déposé une rose rouge au pied de la stèle immaculée sur laquelle sont gravés ces mots :

## Faithful unto Death[[1]](#footnote-1)

N°1678

Chinese Labour Corps

Died August 13, 1918

Paul vient me chercher pour me ramener à la maison ce soir. Je compte les jours avant la naissance de notre fille. J’espère qu’elle aura les yeux de chat et les pommettes hautes.

1. Fidèle jusqu’à la mort - N°1678 – Corps des travailleurs chinois - Mort le 13 août 1918 [↑](#footnote-ref-1)